

Septième Aventure sur mer.

Histoire d'un partisan qui, en l'absence du baron de Munchhausen, porte lui-même la parole.

Après l'aventure qui vient de vous être racontée, le baron ne resta pas davantage. Il se leva en effet et quitta la compagnie dans la meilleure humeur du monde. Cependant, il ne sortit pas sans avoir promis de raconter, à la première occasion favorable, les aventures de son père, que ses auditeurs désiraient vivement d'entendre, et plusieurs autres anecdotes remarquables.

Or, comme chacun dans la compagnie exprimait

son opinion sur les choses que le conteur venait de dire, un partisan du baron, qui l'avait accompagné en Turquie, prit la parole et raconta qu'il y avait non loin de Constantinople une pièce de canon si monstrueusement grande, que le baron de Tott l'a mentionnée particulièrement dans ses Mémoires. Il en parla à peu près en ces termes :

« Les Turcs avaient planté une énorme pièce de canon sur une citadelle placée non loin de la ville, au bord du célèbre fleuve le Simois. Cette pièce était coulée en bronze et portait un boulet de marbre pesant au moins onze cents livres. J'avais grand désir, dit Tott, de la décharger et de juger par moi-même de l'effet de cette bouche à feu. Toute la population se mit à frémir à cette idée, car elle était assurée que le choc de la décharge ferait crouler, à l'instant même, le château et la ville tout entière. Cependant, on ne tarda pas à se rassurer, et j'obtins la permission de tirer la pièce. Il ne fallut pas moins de trois cent trente livres de poudre pour compléter la charge, et le boulet pesait, comme je viens de le dire, onze cents livres. Au moment où l'artilleur s'approcha avec

la mèche, toute la foule de curieux se recula aussi loin qu'elle put. J'eus toute la peine du monde à convaincre le pacha, qui survint de crainte d'accident, qu'il n'y avait aucun danger à redouter. Le canonnier lui-même, qui devait mettre le feu à la pièce au signal que je donnerais, tremblait de peur et d'effroi. Je me postai derrière la pièce dans une espèce de réduit en maçonnerie, donnai à haute voix le signal, et éprouvai au même instant un choc pareil à celui que produirait un tremblement de terre. A la distance d'environ trois cents toises, le boulet éclata en plusieurs morceaux, qui volèrent par-dessus le détroit, tombèrent dans l'eau au pied du rivage opposé, et agitèrent si profondément le canal, qu'il se trouva tout couvert d'écume.»

Tels sont, messieurs, pour autant que ma mémoire m'est fidèle, les détails que le baron de Tott fournit sur ce canon, le plus gigantesque qu'il y ait au monde. Or, quand le baron de Munchhausen et moi nous visitâmes cette contrée, on racontait partout l'histoire de la décharge du canon par le baron de Tott, comme un trait de courage extraordinaire.

Mon protecteur, qui ne prétendait pas qu'un Français pût se vanter d'avoir accompli un acte de courage plus grand que ceux qu'il avait montrés lui-même, chargea aussitôt le canon sur son épaule, l'y posa en équilibre, sauta dans la mer et traversa le canal à la nage. Arrivé à l'autre bord, il voulut malheureusement lancer le canon dans la citadelle, où il avait été en position d'abord. Je dis malheureusement, car la pièce tomba dans l'eau du canal, où elle restera probablement jusqu'au jour du jugement dernier.

Ce fut là, messieurs, l'affaire qui brouilla entièrement le baron avec le sultan. L'histoire du trésor enlevé lui avait été pardonnée et était depuis longtemps mise en oubli ; car Sa Hautesse possédait assez de revenus pour remplir de nouveau sa trésorerie. Le baron, rentré en grâce, avait été invité par le Grand Seigneur lui-même à revenir en Turquie, et il s'était rendu à cette invitation. Il se trouverait peut-être encore dans l'empire ottoman à l'heure qu'il est, si le méchant Turc n'avait pas si mal pris la perte de la pièce de canon, et n'avait pas irrévocablement condamné mon maître à la mort.

Mais une certaine sultane, qui était devenue éperdument éprise du baron, l'instruisit aussitôt de l'ordre de Sa Hautesse, et le cacha dans sa propre chambre aussi longtemps que l'officier et les bourreaux chargés d'exécuter l'ordre de mort furent à sa recherche. La nuit suivante, nous nous enfuîmes à bord d'un navire qui partait pour Venise et que nous atteignîmes heureusement au moment où il se disposait à mettre à la voile.

Le baron n'aime pas à raconter cette aventure, parce que, cette fois, il ne réussit pas à exécuter le fait qu'il voulait accomplir, et qu'il faillit en outre y laisser la tête et les os. Cependant, comme elle ne peut en aucune façon le léser dans son honneur, je me permets parfois de la raconter en son absence.

Maintenant, messieurs, que vous connaissez tous suffisamment monsieur le baron de Munchhausen, j'espère que vous ne mettrez pas le moins du monde en doute sa véracité. Et afin que vous doutiez aussi peu de la mienne, permettez-moi de vous raconter encore un événement assez remarquable pour mériter votre attention. Mais d'abord je dois vous dire qui je suis.

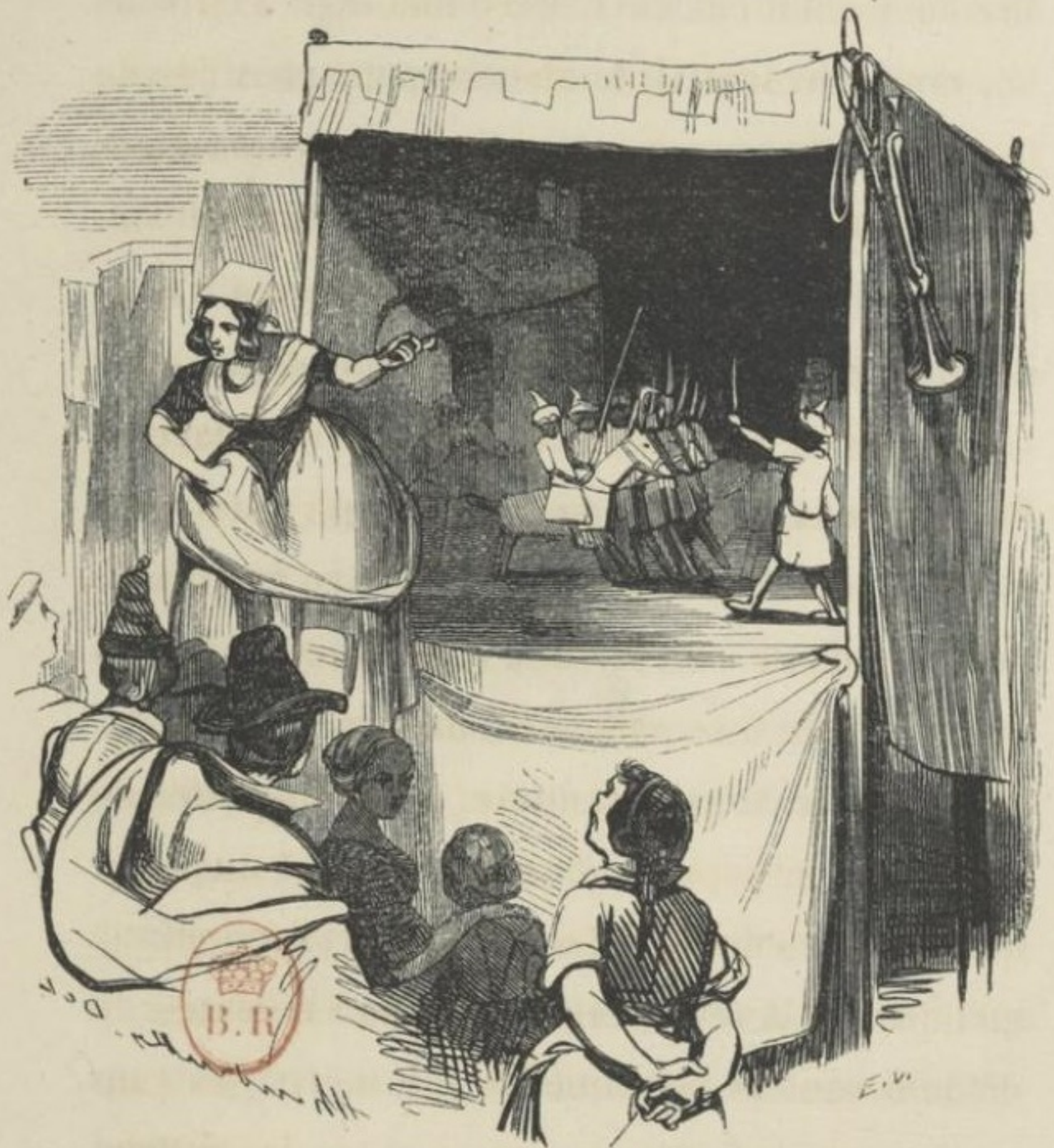
Mon père, ou du moins celui qui passait pour tel, était originaire de Berne en Suisse. En cette ville, il était directeur de la voirie et chargé de l'inspection des rues, des allées, des places publiques et des ponts. Ces sortes d'employés portent dans ce pays, — hum ! — le titre de balayeurs de rues. Ma mère était née dans les montagnes de la Savoie, et portait au cou un goitre d'une beauté et d'une grosseur extraordinaires, ce qui est assez commun aux dames de cette contrée. Elle quitta fort jeune la maison paternelle et se dirigea par bonheur vers la ville où mon père avait reçu le jour. Aussi longtemps qu'elle fut jeune, elle gagnait sa vie à faire toutes sortes de choses aimables aux gens de notre sexe. Car il est de notoriété qu'elle ne refusait jamais de se prêter à une amabilité, surtout quand on la lui demandait la main bien garnie de la courtoisie convenable.

Ce couple charmant se rencontra un soir, par hasard, dans la rue, et, comme tous deux avaient en ce moment une légère pointe, ils se heurtèrent et tombèrent ensemble sur un tas de boue desséchée. Ce qu'ils firent en cette rencontre, on l'ignore;

mais ce qui est certain, c'est que, surpris par la garde-de-nuit, ils furent tous deux jetés dans la maison de détention. Là, après avoir songé à leur aise combien il eût été déraisonnable de s'en vouloir mutuellement, ils tombèrent amoureux l'un de l'autre, et ils se marièrent. Or, comme ma mère retournait insensiblement à son ancien train de vie, mon père, qui avait de grands sentiments d'honneur, ne tarda pas à la quitter, et lui assigna pour sa subsistance les revenus d'un panier de balayeur. Elle s'attacha bientôt à une société qui parcourait le pays pour l'amusement général avec un théâtre de marionnettes. Sa fortune la conduisit à Rome, où elle établit un commerce d'huîtres.

Vous avez, tous sans doute, entendu parler du généralissime papal, le duc d'Ornino, et du plaisir qu'il prenait à manger des huîtres. Or, un vendredi qu'il passait la revue des troupes de Sa Sainteté, il défila devant la boutique de ma mère. Ses yeux tombèrent à la fois sur ma mère et sur les huîtres. Pris d'une double tentation, il s'arrêta aussitôt et descendit des étriers.

— Allez toujours, dit-il à ses hommes.



Il laissa défilér ses troupes comme elles voulurent, et entra dans la boutique. Les huîtres furent attaquées au même instant et toutes englouties en moins d'un clin d'œil. Quand toutes y eurent passé, le duc demanda en se léchant les lèvres :

— Y en a-t-il encore ?

— Oui, messire, répondit ma mère.

Et elle le conduisit dans la cave, qui lui servait à la fois de magasin, de salon et de chambre à coucher.

Le duc s'y plut si bien, qu'il congédia incontinent sa suite et passa la journée tout entière à manger des huîtres. Il ne sortit de la cave que le soir fort tard, heureux comme un dieu et repu comme un gourmand. Il était presque devenu une huître lui-même.

Une année après, j'étais au monde, vrai Romain et destiné à de grandes choses, c'est-à-dire à être un des partisans de l'illustre baron de Munchhausen.

Le baron de Munchhausen continue son récit et narre les faits
d'armes qu'il accomplit à Gibraltar.

Le baron, comme on peut facilement se l'imaginer, fut invité, à chaque occasion, à continuer le récit de ses instructives et amusantes aventures. Mais, pendant longtemps, toutes les prières furent inutiles. Il avait la très-louable habitude de ne rien faire qui ne fût à sa fantaisie, et l'habitude plus louable encore de ne pas se laisser détourner de cette résolution. Mais enfin le soir si longtemps désiré arriva, et l'illustre conteur manifesta par un rire joyeux qu'il allait céder aux désirs de ses

compagnons et qu'il était disposé à satisfaire à leurs instances.

Conticuere omnes intentique ora tenebant,

comme dit Virgile.

Tous d'une oreille avide attendaient en silence,

comme dit M. Barthélemy.

Et le baron, se dressant sur les épais coussins du sofa, commença en ces termes :

Pendant le dernier siège de Gibraltar, je m'embarquai sur la flotte commandée par lord Rodney et chargée de ravitailler cette forteresse, pour faire une visite à mon vieil ami le général Elliot, qui s'est acquis, par la glorieuse défense de cette place, des lauriers que le temps ne pourra flétrir. Quand le premier feu de la joie qu'on éprouve nécessairement en revoyant un ancien ami qu'on n'a vu depuis longtemps, se fut un peu refroidi, je fis avec le général le tour de la forteresse, pour me mettre au courant de l'état de défense et des dispositions de l'ennemi. J'avais apporté de Londres un excellent télescope à miroir que j'avais acheté

chez Dollond. Au moyen de cet impayable instrument, je reconnus que l'ennemi pointait sur nos honorables personnes une pièce de trente-six. Je communiquai aussitôt au général ce que je venais de voir. Il s'assura de la chose au moyen du télescope, et vit que je ne m'étais pas trompé.

Il me permit de faire amener aussitôt de la batterie voisine une pièce de quarante-huit, que je pointai si bien, — car, pour ce qui concerne l'artillerie, je puis me vanter de n'avoir pas encore trouvé mon maître, — que je fus entièrement sûr de mon fait.

Alors je me mis à observer l'ennemi avec l'attention la plus scrupuleuse, ne le quittant pas des yeux jusqu'au moment où je vis un de ses artilleurs porter la mèche à la lumière du canon. Au même instant je donnai le signal, et notre boulet partit. A peine fut-il parvenu à la moitié de sa portée, qu'il heurta le boulet ennemi. La force du nôtre fut telle, qu'après avoir fait rebondir l'autre, il broya la tête du canonnier qui avait mis le feu à la pièce et enleva, en outre, la tête de seize autres qui s'enfuyaient sur la côte d'Afrique. Il abattit, avant d'avoir at-

teint les États barbaresques, les grands mâts de trois navires qui étaient disposés sur une ligne l'un derrière l'autre, s'avança à deux milles anglais dans l'intérieur des terres, brisa le toit d'une chaumière de paysans, et, après avoir cassé une dent à une pauvre vieille qui y était précisément couchée sur un grabat, s'arrêta enfin dans le gosier de la malheureuse. Le mari de la vieille, qui entra en ce moment, essaya vainement de retirer le boulet. Ne réussissant pas, il se mit aussitôt à l'enfoncer au moyen d'un pieu dans l'estomac de sa moitié, d'où il partit de la manière la plus naturelle, après la digestion nécessaire et préalable.

Notre boulet nous rendit des services immenses et presque incroyables. Non-seulement il refoula celui que l'ennemi nous avait envoyé, comme je viens de le raconter, mais encore, selon mon intention, il le porta à démonter la pièce qui avait servi contre nous et à la jeter si violemment de son affût, qu'elle tomba de tout son poids sur le fond du navire et le troua si bien, que l'eau entra aussitôt dans la cale et que le bâtiment coula au même instant avec plus de mille matelots espagnols et un nombre plus

considérable encore de soldats d'équipage qui s'y trouvaient.

Ce fut là, sans contredit, un fait extraordinaire. Cependant, je ne veux pas qu'on l'attribue entièrement à mon mérite. Il est vrai que l'honneur de l'idée première en appartient à ma sagacité et à la justesse de mes avis. Mais le hasard me seconda aussi et n'y fut pas pour peu de chose; car je découvris, après que l'acte fut accompli, que notre canon avait été pourvu d'une double charge de poudre, et ainsi s'explique l'effet merveilleux de notre boulet et la force avec laquelle il fit rebrousser chemin à celui de l'ennemi.

Le général Elliot voulut récompenser le grand service que j'avais rendu et m'offrit un brevet de capitaine dans ses troupes. Mais je refusai cette offre et me contentai des remerciements que le général me fit, le jour même, au nom de son pays, en présence de tous les officiers de la garnison.

Comme je suis fort dévoué aux Anglais, par la raison qu'ils sont les soldats les plus braves des trois royaumes, je me fis une loi de ne pas quitter la garnison aussi longtemps que je pouvais y être



E. V. Knapp del.

utile. Or, trois semaines après mon arrivée, il se présenta une occasion favorable de me distinguer de nouveau. Je me déguisai en prêtre catholique et me glissai, à une heure du matin, dans les lignes ennemies. Après les avoir heureusement traversées, je pénétrai dans le camp. J'allai droit à la tente où le comte d'Artois avec tous les officiers généraux se trouvaient réunis pour dresser un plan d'attaque contre notre citadelle, à laquelle ils avaient l'intention de donner l'assaut le lendemain. Mon déguisement me protégea si bien, que personne ne songea à me faire partir, et qu'il me fut permis d'entendre à mon aise tout ce qui se disait dans ce conseil de guerre. Enfin, le conseil fini, ils allèrent tous se coucher, et je vis bientôt l'armée entière, même les sentinelles, plongées dans le plus profond sommeil. Je profitai du moment et me mis aussitôt à démonter tous leurs canons, au nombre de plus de trois cents pièces, les unes de vingt-quatre, les autres de quarante-huit, et à les jeter dans la mer à la distance de trois lieues. Comme il n'y avait là personne qui pût me prêter la main, ce fut le travail le plus labo-

rieux que j'eusse accompli de ma vie, un seul excepté qui, je le sais, vous a été raconté en mon absence par un des témoins qui y assistèrent ; je veux parler du canon turc que mentionne le baron de Tott, et avec lequel je traversai le Bosphore à la nage.

Aussitôt que j'eus fini de jeter tous les canons à l'eau, je transportai tous les affûts et les caissons au milieu du camp. Et, pour que le roulement des roues ne donnât pas l'éveil, je fus forcé de porter caissons et affûts deux à deux sous mes bras. Ce fut, en vérité, un tas superbe et au moins aussi haut que le rocher de Gibraltar. Cela fait, je pris une pièce de quarante-huit en fer, que j'avais gardée à cet effet, et fis du feu en la frappant sur une pierre d'un ancien mur de construction arabe, et qui se trouvait à vingt pieds sous terre. J'allumai une mèche et mis le feu au tas que je venais de construire. J'ai oublié de vous dire, messieurs, que j'avais d'abord jeté sur l'énorme monceau toutes les munitions que j'avais rassemblées.

Toutes ces matières inflammables réunies furent bientôt en flammes et formèrent un brasier terrible et magnifique. Pour échapper à tout soupçon,

je fus le premier à donner l'alarme. Tout le camp fut bientôt sur pied et se trouva saisi d'épouvante, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, non-seulement à cause du feu même, mais encore parce que le bruit se répandit de tous côtés que les sentinelles avaient été surprises et que sept ou huit régiments, sortis de la citadelle, avaient mis cet inconcevable désordre dans l'artillerie de siège.

M. Drinkwater, dans son histoire de ce siège mémorable, fait mention de la perte énorme que l'ennemi subit par suite d'un incendie qui éclata dans le camp des assiégeants ; mais il ne sait pas le moins du monde à quoi attribuer la cause de ce feu épouvantable. A la vérité, cela lui eût été difficile ; car je ne mis personne dans ma confiance, pas même le général Elliot, bien que j'eusse à moi seul sauvé Gibraltar par mon expédition de cette nuit. Le comte d'Artois, dès le premier moment, s'enfuit avec tous ses gens. Ils coururent pendant quinze jours sans s'arrêter, et d'une traite ils arrivèrent à Paris, pleins encore d'épouvante et d'effroi. La terreur dont ils avaient été saisis à cet effroyable incendie fut telle, qu'ils ne purent ni manger ni boire

pendant trois mois, et qu'ils vécurent simplement de l'air, à la façon des caméléons.

Environ deux mois après que j'eus rendu ce service aux assiégés, je me trouvais un matin à déjeuner avec le général Elliot, quand tout à coup une bombe (car je n'avais pas eu le temps de faire des mortiers de l'ennemi ce que j'avais fait de ses canons) descendit dans notre chambre et tomba sur la table. Le général se sauva aussitôt de la chambre, comme tout autre eût fait; mais moi, au lieu de fuir, je pris la bombe avant qu'elle eût éclaté et la portai en toute hâte sur le sommet de notre rocher. Arrivé là, je la relançai non loin du camp ennemi, sur la côte, au milieu d'une troupe de gens qui s'y trouvaient réunis, je ne sais pour quel motif, car je ne pus le voir assez distinctement à l'œil nu. Je pris donc aussitôt mon télescope et remarquai que c'étaient les ennemis qui se disposaient à pendre deux des nôtres, un général et un major, avec lesquels j'avais passé la soirée la veille, et qui avaient été pris en voulant pénétrer en espions dans le camp espagnol au milieu de la nuit.

La distance était trop grande pour que je pusse

jeter la bombe assez loin pour atteindre le groupe. Mais heureusement je me rappelai que j'avais dans ma poche la fronde dont feu David se servit contre le géant Goliath. J'y plaçai la bombe et la lançai juste au milieu du groupe. Elle tomba, se releva avec fureur et broya tous les assistants, à l'exception des deux officiers anglais, qui, pour leur bonheur, se trouvaient déjà accrochés. Un éclat sauta contre le pied du gibet, qui tomba renversé du coup. Nos deux amis eurent à peine mis pied à terre, qu'ils jetèrent les yeux autour d'eux avec un étonnement qu'il est facile de comprendre. Revenus comme par miracle et voyant que les sentinelles, le bourreau, le grand prévôt et toute l'assistance avaient descendu la garde, ils dénouèrent aussitôt le sinistre collier qu'ils avaient au cou et se sauvèrent de toutes leurs jambes vers le rivage, où ils trouvèrent heureusement une chaloupe et deux rameurs espagnols qui les conduisirent à bord d'un de nos navires.

Peu de minutes après, comme j'étais occupé à raconter le fait au général Elliot, les deux officiers rentrèrent à Gibraltar, et, après mille remerci-

ments de leur part et mille félicitations de la nôtre, nous célébrâmes le plus gaiement du monde ce jour mémorable.

Messieurs, je le vois dans vos yeux, vous désirez tous savoir par quel moyen je parvins à obtenir l'inappréciable trésor dont je viens de vous parler, je veux dire la fronde en question. Eh bien ! écoutez, voici comment ce bonheur m'arriva. Apprenez que je descends de la femme d'Urie, qui eut, comme vous savez, d'intimes relations avec le vainqueur de Goliath. Ces rapports furent d'abord d'une tendresse extrême, mais, — comme cela arrive toujours, — Sa Majesté le roi devint de plus en plus froid envers la comtesse, car elle fut élevée à cette dignité pendant les trois premiers mois qui suivirent la mort de son mari. Un jour ils entrèrent en querelle sur un point d'une très-haute importance, c'est-à-dire sur l'endroit où fut construit l'arche de Noé et sur celui où elle s'était arrêtée après le déluge. Mon aïeul avait la prétention de passer pour le premier antiquaire de son temps, et la comtesse était présidente d'une société historique. En outre, il était entaché de cette faiblesse

si commune à la plupart des grands seigneurs et à presque toutes les petites gens, de ne pas souffrir la moindre contradiction ; — et elle avait le défaut de son sexe, d'avoir raison en toutes choses. Bref, une séparation s'ensuivit.

Elle l'avait souvent entendu parler d'une fronde comme d'un trésor inappréciable, et elle trouva bon de l'emporter, probablement pour garder un souvenir de celui qu'elle avait aimé. Mais, avant qu'elle eût pu franchir la frontière des États du roi, on s'aperçut que la fronde avait disparu et on envoya à sa poursuite six hommes de la garde royale. Cependant la comtesse se servit si bien de l'instrument qu'elle avait emporté, qu'elle frappa juste à l'endroit même où Goliath avait été blessé mortellement, un des soldats qui voulait se distinguer par son zèle, et qui s'était avancé en tête de ses compagnons.

Ceux-ci, le voyant tomber par terre, ne tinrent pas longtemps conseil, et, au lieu de continuer à la poursuivre, aimèrent mieux chercher à porter la nouvelle de cet événement au roi. La comtesse, de son côté, profita de l'occasion pour continuer à

cheval son voyage vers l'Égypte, où elle jouissait d'une haute considération à la cour.

J'aurais dû vous dire plus tôt que, de plusieurs enfants qu'elle avait eus de Sa Majesté, elle avait emmené un de ses fils en s'éloignant de la cour du roi. L'Égypte est si fertile, qu'en moins de peu d'années ce fils obtint plusieurs autres sœurs et frères. Mais ce fut à lui qu'elle laissa, par un article particulier de son testament, la précieuse fronde, et c'est de lui qu'elle m'est parvenue en ligne directe.

Un de mes aïeux, qui vivait il y a environ deux cent cinquante ans, et qui fut en possession de la fronde, fit connaissance, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, avec un poète qui n'était rien moins que plagiaire et qui n'en était qu'un plus grand braconnier, Shakspeare. Ce poète, sur les terres duquel, sans doute par compensation, les Allemands et les Anglais braconnent aujourd'hui horriblement, emprunta souvent la fronde de mon aïeul, et tua, au moyen de cette arme, tant de gibier dans le parc de sir Thomas Lucy, qu'il n'échappa qu'à grand'peine au sort que faillirent encourir mes deux amis de Gibraltar. Le pauvre diable fut jeté

en prison, et mon aïeul parvint à le faire remettre en liberté par un moyen tout particulier.

La reine Élisabeth, qui régnait alors, se devint à charge à elle-même vers la fin de sa vie. S'habiller, se déshabiller, manger, boire, faire tous les autres offices de la vie matérielle qu'il n'est pas nécessaire que j'énumère ici, lui rendaient la vie excessivement ennuyeuse. Mon aïeul la mit à même de faire tout cela, selon sa volonté, par elle-même ou par procuration. Et quelle faveur pensez-vous qu'il demanda pour cet incomparable chef-d'œuvre de science magique? La liberté de Shakspeare. La reine ne put réussir à lui faire accepter autre chose. Le brave homme s'était pris d'une telle affection pour le poète, qu'il eût volontiers donné une partie de sa vie pour prolonger celle de son ami. Du reste, je puis vous assurer, messieurs, que la méthode pratiquée par la reine Élisabeth pour vivre sans aucune nourriture, si originale qu'elle fût par elle-même, ne réussit guère auprès de ses sujets, au moins auprès des *mangeurs de rosbif*¹, comme

¹ Ce nom, attribué à ceux qui aiment la viande de bœuf et qui ne peuvent se procurer ce plaisir par des motifs d'économie, fut donné d'abord aux gardes royaux.

on les appelle communément. Au surplus, elle ne survécut pas plus de sept ans et demi à l'adoption de ce système.

Mon père, qui me légua en héritage cette fronde peu de temps avant mon départ pour Gibraltar, me raconta la remarquable anecdote que je vais vous redire ici. Ses amis l'ont souvent entendu raconter par lui, et aucun de ceux qui ont connu ce respectable vieillard n'en révoquera en doute la vérité.

« Je m'arrêtai, disait-il, pendant assez longtemps en Angleterre et allai me promener un jour au bord de la mer aux environs de Harwich. Tout à coup un cheval de mer furieux s'élança sur moi avec une colère incroyable. Je n'avais pas d'autre arme que cette fronde, avec laquelle je lui jetai deux pierres si bien adressées que je lui crevai les deux yeux. Après cela, je me plaçai sur le dos du monstre et le dirigeai vers la mer. Cela ne fut guère difficile ; car dès le moment qu'il eut perdu la vue, il se laissa dompter comme un enfant. Je lui passai ma fronde dans la bouche en guise de bride et le poussai sans la moindre difficulté à travers l'Océan. En moins de trois heures nous atteignîmes le rivage

opposé, éloigné de trente lieues environ de l'endroit que nous venions de quitter. Je vendis ma



monture à Hellevoetsluys, pour cinq cents ducats, à l'hôte des *Trois Coupes*, qui montra l'animal comme un objet curieux et gagna ainsi une jolie fortune. On peut en voir la gravure dans Buffon. Mais si ce voyage fut extraordinaire, les observations et les découvertes qu'il me permit de faire furent mille fois plus extraordinaires encore.

« L'animal sur le dos duquel j'étais assis ne nageait pas ; mais il courait avec une rapidité extrême sur le fond de la mer, et chassait devant lui des millions de poissons parmi lesquels il y en avait dont l'histoire naturelle ne soupçonne pas même l'existence. Plusieurs portaient la tête au milieu du corps, d'autres au bout de la queue. D'autres étaient rangés en cercle et chantaient des chœurs d'une beauté ravissante. D'autres construisaient avec l'eau des édifices transparents de la plus grande magnificence, avec leurs colonnes gigantesques où circulait en tous sens une matière que je ne puis comparer qu'à de l'or fluide et qui étincelait en mille couleurs variées et changeantes. Plusieurs chambres de ces édifices étaient disposées avec une élégance et un goût tels que les poissons de la plus haute distinction y trouvaient toutes les commodités désirables de la vie. Les unes étaient destinées à soigner le frai, les autres servaient à élever les jeunes poissons. La méthode d'éducation qu'on y suit paraissait extérieurement (car l'intérieur je le comprenais aussi peu que le chant des oiseaux ou le dialogue des grillons) présenter tant de rap-

ports avec celle qu'on observe dans les établissements soi-disant philanthropiques de notre temps et autres institutions de ce genre, que j'ai la conviction intime qu'un de nos monomanes de philanthropie a fait le même voyage que moi, et qu'il a pêché ses idées dans l'eau claire plutôt qu'il ne les a attrapées dans l'air au vol. Du reste, de ce que je viens de vous dire, vous conclurez qu'il y a encore dans le monde un large champ d'exploitation et qu'il y reste encore bien des spéculations à faire. — Mais permettez-moi de continuer mon récit.

« Je passai entre autres sur une immense chaîne de montagnes, qui était au moins aussi haute que les Alpes. Les flancs des rochers étaient garnis d'une immense quantité d'arbres aussi grands que variés. Sur ces arbres croissaient des homards, des écrevisses, des huîtres, des moules, des limaçons d'eau, etc., qui souvent étaient si monstrueux qu'un seul eût suffi pour charger un chariot et dont le plus petit eût été un fardeau trop lourd pour les épaules d'un portefaix. Toutes les choses de cette espèce que l'on met en vente sur nos marchés ne

sont que de la vraie misère, que l'eau arrache des branches de ces arbres, de même que le vent fait tomber les plus mauvais fruits de nos arbres terrestres. Les arbres à homards me parurent les plus fournis. Mais ceux à écrevisses et à huîtres me semblèrent les plus grands. Les petits limaçons d'eau croissent sur une espèce de buissons qui se trouvent toujours au pied des arbres à huîtres et se tortillent autour de leurs troncs comme le lierre autour des chênes.

» Je remarquai aussi le singulier phénomène d'histoire naturelle que produisit un navire naufragé. Il avait donné, comme il me semblait, sur la pointe d'un rocher qui ne se trouvait qu'à trois brasses au-dessous de l'eau, et avait été jeté sur le côté en coulant à fond. Il descendit sur un immense arbre à homards dont il abattit un grand nombre, lesquels tombèrent sur un arbre à écrevisses qui était moins haut. Comme l'événement arriva précisément au printemps et que les homards étaient encore fort jeunes, ils s'accouplèrent avec les écrivisses et produisirent un fruit nouveau qui ressemblait aux deux espèces à la fois. Je voulus, à

cause de la rareté du fait, en emporter un exemplaire; mais la chose m'était d'une part trop difficile, et de l'autre mon Pégase ne voulait pas s'arrêter ni se tenir tranquille. Du reste, j'avais déjà fait la moitié de mon chemin et je me trouvais dans une vallée située au moins à cinq cents toises au-dessous de la surface de la mer où je me sentis horriblement incommodé, n'ayant pas d'air à respirer. Au surplus, ma situation était loin d'être agréable sous d'autres rapports. De moments en moments je rencontrais de grands poissons qui, pour autant que je pus en juger d'après l'ardeur avec laquelle ils ouvraient leurs énormes gueules, ne paraissaient pas éloignés de nous avaler tous deux. Je vous ai dit que ma pauvre Rossinante était aveugle, et que ce ne fut que grâce à ma prudence et à mon attentive direction, que je pus échapper aux intentions hostiles de ces messieurs affamés. Je continuai donc ma route et cherchai à gagner terre aussi vite que possible.

» Quand je me trouvai assez près du rivage de la Hollande et que l'eau ne s'élevait plus qu'à environ vingt toises au-dessus de ma tête, il me sem-

bla voir couchée devant moi sur le sable une figure humaine, qu'à ses vêtements je jugeai être une femme. Je crus remarquer qu'elle donnait encore quelques signes de vie. Quand je me fus approché davantage, je vis réellement qu'elle agitait une main. Je la saisis par cette main et la ramenai au rivage ne donnant plus le moindre signe de vie. Bien qu'alors on ne fût pas encore parvenu au degré de science qu'on a atteint aujourd'hui, — aujourd'hui que dans la moindre taverne de village vous trouvez des remèdes pour rappeler les noyés du royaume des ombres, — les efforts sages et infatigables d'un apothicaire de l'endroit réussirent à rallumer les dernières étincelles de vie qui restassent dans cette femme. Elle était la chère moitié d'un homme qui commandait un bâtiment appartenant au port d'Hellevoetsluys et qui avait mis en mer peu de temps auparavant. Par malheur, dans la précipitation qu'il avait mise à son départ, il avait emmené avec lui une autre femme que la sienne. Celle-ci fut aussitôt instruite de ce fait par une de ces vigilantes gardiennes de la paix domestique, vulgairement appelées amies; et, comme elle

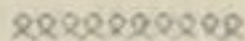
avait la ferme conviction que les droits conjugaux sont aussi sacrés sur mer que sur terre, elle se mit, tout enflammée de jalousie, à la poursuite de son époux, dans une chaloupe ouverte. Arrivée à bord du navire monté par l'infidèle, elle chercha, dans une courte, mais intraduisible allocution, à l'apostropher d'une manière si passionnée, que son homme jugea prudent de reculer de deux pas. La conséquence de cette retraite fut que la main osseuse de l'infortunée fit sur les flots l'impression qu'elle voulut faire sur les oreilles de son mari. Or, comme ceux-là cédaient avec plus de facilité, il se fit qu'elle ne trouva que sur le fond de la mer la résistance qu'elle cherchait. Ce fut en ce moment que mon heureuse étoile me la fit rencontrer pour rendre un couple heureux de plus à la terre.

» Je puis facilement me représenter les bénédictions sans nombre dont monsieur son mari me combla sans doute en retrouvant, à son retour, sa charmante compagne, si miraculeusement sauvée par moi. Du reste, quelque mauvais que fût le tour que je jouai au pauvre diable, mon cœur reste

entièrement innocent du fait. Le mouvement qui me fit agir ainsi ne fut tout purement que la charité chrétienne, bien que les conséquences dussent être fort terribles pour lui, comme je ne puis en disconvenir. »

Ici, messieurs, se terminait le récit de mon père sur l'origine de la fronde merveilleuse dont je vous ai entretenus et qui, après avoir été pendant si longtemps conservée dans ma famille et lui avoir rendu tant et de si éminents services, faillit jouer de son reste entre les dents du cheval de mer. Au moins je pus encore m'en servir, comme je viens de vous le raconter, dans un but extraordinairement humanitaire en renvoyant aux Espagnols une bombe avant qu'elle eût éclaté et en sauvant ainsi du gibet deux de mes amis. En faisant un si noble usage de ma fronde, je lui donnai le dernier coup. Elle périt en cette occasion ; car, à vrai dire, elle avait bien des années de service et le temps l'avait considérablement entamée. Elle partit en grande partie avec la bombe, et ce qui m'en resta dans la main se trouve aujourd'hui déposé dans les archives de ma famille, où je le conserve en éter-

nelle mémoire, à côté d'un grand nombre d'autres antiquités fort importantes.





Two for André Van Hapselt.